



Juliette Binoche,
désolée pour
le dérangement.
PHOTO ARP
SELECTION

JULIETTE DES ESPRITS DÉRANGÉS

FOLIE Dans «Camille Claudel 1915», Bruno Dumont chronique trois jours de la vie de la sculptrice internée dans un asile. Une mise à nu portée par une Juliette Binoche impressionniste.

CAMILLE CLAUDEL 1915de **BRUNO DUMONT** avec Juliette Binoche,
Jean-Luc Vincent, Emmanuelle Kauffman. 1h 35

On va probablement singulariser le nouveau film de Bruno Dumont en arguant que, pour la première fois, il y fait jouer une actrice fautive, Juliette Binoche. On peut résonner à rebours de cette évidence inculte. Remarquer par exemple que, dans ses cinq films précédents, Dumont métamorphosait des acteurs inconnus, des «amateurs», en vedettes professionnelles. Notamment David Dewaele, très présent dans *Hors Satan* (2011) et dans *Hadewijch* (2009). Ce qui se passe avec Juliette Binoche est du même ordre, mais inversé. D'une actrice que l'on connaît et reconnaît, Dumont fait une découverte, une révélation, une débutante, une sorte de nouvelle première fois.

Effacement. Le paradoxe est d'autant plus saisissant et virtuose que Juliette Binoche incarne une femme célèbre, Camille Claudel, connue tout autant pour ses œuvres de sculptrice fiévreuse que pour sa vie passionnée qui se partagea entre un amour fou pour Rodin et, à partir de 1913, un internement psychiatrique dont la mort la délivrera, trente ans plus tard, à 78 ans, le 19 octobre 1943.

La réussite du film tient donc à une double opération d'effacement : effacement de la

star, effacement du personnage historique. Rendre imperceptible la renommée, le oui dire. Cette dissolution est un bon débarras qui permet à Dumont de se précipiter sur l'essentiel : quelques jours dans la vie d'une femme folle, tout entière mobilisée par l'annonce d'une visite à ses yeux cruciale, celle de son frère cadet, le célèbre Paul, écrivain allumé et grand bourgeois mystique, «petit

D'une actrice que l'on connaît et reconnaît, Dumont fait une découverte, une débutante, une sorte de nouvelle première fois.

Paul», disait-elle. Bruno Dumont : «C'est la partie la plus obscure de sa vie, celle d'une recluse que l'on ne connaît qu'à travers son dossier médical et sa correspondance, sur lesquels est basé le film.»

Autrement dit, l'histoire d'une certaine Camille, défaite de Claudel, une histoire de la folie au féminin en ces débuts du XX^e siècle (le titre complet du film est *Camille Claudel, 1915*), où toute femme un tant soit peu artiste était en butte aux dénis des créateurs masculins qui toléraient rarement qu'une fille soit autre chose qu'une muse. Dans ce contexte belliqueux, le film de Dumont suggère que la maladie mentale peut aussi être envisagée comme une issue de secours, une porte de sortie, fût-elle la porte capitonnée d'un asile

psychiatrique. Une Camille contemporaine sombrerait dans le bonheur malheur de la dépression.

Aux côtés de Juliette Binoche et de Jean-Luc Vincent, pur bloc de certitude qui incarne à ravir Paul, l'infrangible frangin, des patientes d'un H.P. actuel de Saint-Remy-de-Provence et le personnel soignant de l'établissement (médecins et infirmières), qui interprètent leurs propres rôles.

reconnaît,
e débutante,
fois.

«Tels qu'ils sont», dit le cinéaste. Faire jouer des fous, oser les mettre en scène dans un duo du *Dom Juan* de Molière où


ils titubent, il va sûrement se lever des flics du bon goût pour parler de malaise, de manipulation, de voyeurisme, voire d'obscénité. Ceux qui considèrent les fous comme des intouchables n'en ont jamais touché et a fortiori n'ont jamais été touchés par leur immémoriale humanité, ce gouffre où leur regard sans fond nous plonge.

Se lever, se laver, manger, se promener, vaquer : *Camille Claudel* est un film sur un être-là qui est un être-rien. Dans ce registre de la néantisation de soi, Juliette Binoche non seulement joue le jeu mais le précède. Dépouillée des artifices de l'actrice (maquillage, etc.) mais surtout défaits de toute forme de cris et de fureurs qui seraient en l'espèce un pléonasme. Le volcan est

sous pression mais n'explose pas. On peut parler de jeu impressionniste. Pour preuve, une scène de nudité (Camille au bain) qui est cadrée comme Degas l'a peinte (*Femme s'essuyant le cou*).

Météo. Il y a plus. Le visage de Juliette Binoche est filmé comme un paysage où l'on peut lire le bulletin météo des tempêtes sous son crâne et des rares embellies qui le traversent. C'est l'hiver dans le Vaucluse, il gèle à cœur fendre. Et puis cette séquence littéralement fabuleuse. Un soleil froid perce à travers les fenêtres d'une salle de l'asile où Camille repose, assise dans un fauteuil. Les rayons des sinent une arabesque sur le parquet. Sur une étagère, un bouquet de plantes fanées. Camille promène son regard d'une chose à l'autre et se réveille de sa catatonie. Elle seule voit le rapport, elle seule le conçoit comme un événement. Elle est une artiste. Ce que Dumont matérialise en empathie : lui aussi voit le rapport et le filme. *Camille Claudel 1915* est un film d'art.

GÉRARD LEFORT



SUR LIBÉRATION.FR

A voir. «Vous le faites extrait», Bruno Dumont commente une scène de *Chroniques d'Anna Magdalena Bach*, de Jean-Marie Straub et Danièle Huillet.